

Où donc, en Belgique, les Flamands et les Wallons ont-ils fusionné, si ce n'est aux Marolles, ce quartier "bruxellissime" de la capitale ? Même le vieux patois marollien, aujourd'hui en voie d'extinction, est un thiois brabançon plein de tournures wallonnes héritées des nombreux ouvriers de la pierre (de Quenast et d'ailleurs), appelés à Bruxelles pour construire les hôtels seigneuriaux des 17<sup>me</sup> et 18<sup>me</sup> siècles.

En tout cas, si l'Ilot Sacré est le ventre de Bruxelles, on peut dire que c'est aux Marolles que s'est réfugiée l'âme de la ville, - son âme authentique: débonnaire, frondeuse, vibrante, riieuse, cordiale, insoumise.

Y a-t-il à Bruxelles un quartier plus populaire, plus original, plus pittoresque, plus riche de tradition, plus frémissant de véritable chaleur humaine ?

"Les Marolliens constituent dans la ville une race à part", affirmait en 1920 le "Petit Guide du Touriste à Bruxelles". De fait, sans être "raciste" (ce mot n'existait pas en 1920), on peut admettre que les Marolliens ne sont pas des Bruxellois comme les autres.

Cela est dû sans doute à la longue et tumultueuse histoire de leur quartier.

Certes, le nom de "marollien" n'est apparu qu'au 18<sup>me</sup> siècle, ou peut-être à la fin du 17<sup>me</sup>, après qu'une congrégation de Soeurs de Marie (aussi nommées soeurs maricoles, ou mariolles, ou marolles) eût édifié son couvent (en 1662) à l'emplacement actuel du coin sud-ouest du Palais de Justice et d'une partie de la rue Montserrat (ex-rue des Soeurs Marolles ou rue des Marolles). Mais la population de ce quartier avait déjà une très ancienne tradition "marollienne", sans en avoir le nom.

Au 13<sup>me</sup> siècle, l'actuelle rue Haute, qui est un ancien "diverticulum" romain (chemin agricole), était à peu près dépourvue de maisons; ce chemin menait à l'hospice des lépreux (futur hôpital Saint-Pierre). Ce n'était certes pas un lieu de promenade pour les bonnes gens de la ville; il était d'autant plus sinistre qu'il longeait le pied du Galgenberg, le "mont des potences" où étaient pendus les condamnés à mort (le Palais de Justice s'y dresse aujourd'hui).

Peu à peu, cependant, ce chemin se borda de maisons, à partir de la Chapelle, - maisons très pauvres, habitées par des ouvriers et leurs apprentis, le prolétariat du Moyen Age. Ainsi fut scellé le destin social et politique du quartier, qui resta jusqu'en notre siècle le quartier de la classe populaire la plus humble. Ce fut aussi le quartier des émeutes, des révoltes. L'histoire des Marolles reflète, en une surface de moins d'un kilomètre carré, toute l'histoire du prolétariat européen, du Moyen Age à nos jours.

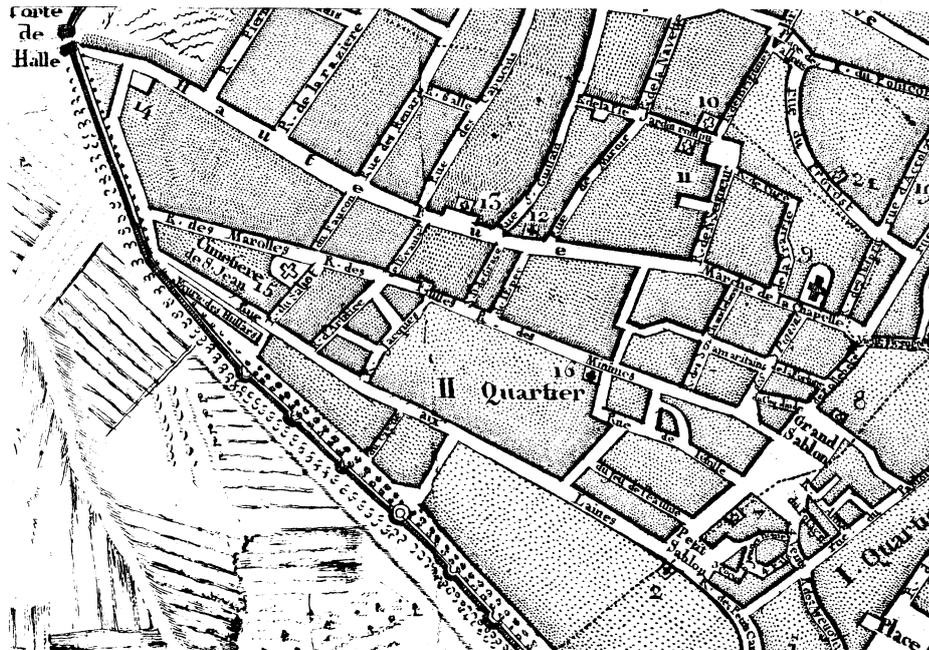
En 1303 déjà, et ensuite en 1360, les ouvriers tisserands et drapiers, groupés près de la Chapelle, se soulevèrent contre les patriciens qui leur refusaient toute participation à la gestion de la Ville. Armés de piques et de lances, ils tentèrent d'aller à la grand-place assaillir les notables. Ceux-ci, mieux armés, réprimèrent ces soulèvements dans le sang. Ce n'est qu'en 1477, après de nouvelles émeutes, que les maîtres-artisans, unis en gildes

ou "nations", obtinrent de siéger, avec droit de vote, dans tous les secteurs de l'autorité.

Mais alors se forma un nouveau prolétariat, exploité par ces patrons qui venaient de gravir un degré de l'échelle sociale. Il s'agit des apprentis et petits salariés qui, à l'origine, vivaient avec le maître comme les membres de sa famille et qui, devenus très nombreux, ont peuplé des ruelles latérales et en ont fait une sorte de ghetto de misère. Ils criaient famine à chaque dépression commerciale et à chaque période de troubles, lorsque les patrons n'avaient pas de travail à leur donner. Leur ultime recours était la mendicité, - ou la prostitution de leurs filles.

Au 16<sup>me</sup> siècle, le tiers des habitants de ces ruelles vivaient d'aumônes.

Mais la rue Haute elle-même, peuplée de "patrons", s'est nettement embourgeoisée: des marchands et même de petits nobles y ont construit de belles demeures, tandis que le quartier misérable au flanc du Galgenberg était devenu un haut-lieu de la prostitution.



*Le quartier de la rue Haute d'après un plan ancien de 1785. On remarque, au coin de la rue des Marolles et de la rue du Sabot, la chapelle des Marolles.*

En 1597, la Ville fit installer des barrières et des "guichets" (étroites portes surveillées) dans toutes les ruelles qui y accédaient. Des factionnaires étaient chargés de les fermer de six heures du soir à six heures du matin, de façon à interdire à quiconque d'entrer le soir dans le Bovendael et à empêcher les filles publiques d'en sortir pour aller opérer leurs racollages dans la rue Haute, beaucoup plus cossue. En 1628, à la demande de la dévote infante Isabelle, la Ville fit même élever un mur tout autour de ce ghetto malséant qui s'étageait de la rue des Minimes à la rue aux Laines, entre la rue des Sabots (de Wynants) et les jardins du palais de Mérode (place Poelaert et athénée Catteau).

Un peu plus tard - en 1662- les Soeurs espagnoles de Marie s'installèrent à côté du Bovendael: elles étaient chargées de la pieuse mission de catéchiser les filles de l'endroit, qui en avaient assurément besoin.

On ignore dans quelle mesure ces soeurs mariolles ont mené leur apostolat à bien. Mais on sait que le Bovendael n'a pas vu décroître sa tragique misère et que même l'embourgeoisement de la rue Haute n'a pas duré longtemps.

Au milieu du 18<sup>me</sup> siècle, par exemple, dans le quartier qui s'étend de la Chapelle à la Porte de Hal, est massé un tiers de la population bruxelloise, et certainement plus de la moitié de la classe ouvrière. Dans une seule maison de trois étages de la rue Haute, en 1755, vivent seize ménages comptant 56 personnes, la plupart étant des ouvriers, des femmes d'ouvrage et des mendiants. Deux mille cinq cents enfants sont, chaque année, abandonnés à des institutions charitables, leur mère n'ayant pas de quoi les nourrir. Qui a du travail doit besogner de l'aube à la nuit. Qui n'a pas de travail doit mendier son pain.

Sous le régime français, il y eut un peu plus de travail dans l'industrie textile, grâce aux commandes de Paris; mais les impôts augmentèrent cruellement.

La période de 1815 à 1830 fut peut-être la plus misérable de la classe ouvrière de Bruxelles (malgré les initiatives d'industrialisation du roi Guillaume): le marché français fait défaut, on produit trop, il n'y a pas d'acheteurs. Le commerce périclète, le chômage s'étend, aux Marolles plus qu'ailleurs; les salaires baissent; ils n'atteignent plus la moitié du salaire de famine que reçoit un ouvrier anglais de même niveau. L'association et la grève sont interdites. En cas de maladie ou de vieillesse, il n'y a pas d'autre recours que la charité, publique ou privée. La nourriture comporte du mauvais pain, des pommes de terre et des choux. La viande est réservée aux riches. Les pauvres cherchent l'oubli dans l'alcool (très bon marché et non taxé). Les estaminets et cabarets sortent de terre; il y en a un pour 80 habitants à Bruxelles (et beaucoup plus dans les quartiers miséreux que dans les beaux quartiers). Trente pour cent des naissances sont illégitimes, et ce pourcentage est certainement plus élevé aux Marolles. L'atmosphère devient plus explosive; il ne faudrait pas une grande poussée pour faire éclater une révolte...

En 1830, la lutte sociale se mua en combat pour l'indépendance nationale et la liberté démocratique. Un gouvernement belge ferait davantage pour le petit peuple: c'est ce que croyaient les travailleurs qui se battaient et tombaient dans les rues de Bruxelles.

En définitive, 1830 fut une révolution bourgeoise. La classe ouvrière avait combattu, mais elle était inorganisée. Les bourgeois avaient mené le jeu. Cependant, la révolution avait permis aux travailleurs de prendre conscience de leur force. Des associations ouvrières se créèrent à Bruxelles, non plus clandestines, mais au grand jour, puisque la liberté de parole et de presse était proclamée. Les idées progressistes et socialistes se propagèrent parmi la bourgeoisie libérale de Bruxelles. Mais ces doctrines fouriéristes et autres n'atteignirent guère la classe besogneuse. Un des rares socialistes qui trouvèrent alors audience auprès du peuple des Marolles fut Jacob Kats, qui parlait le flamand régional et organisa des réunions d'ouvriers notamment à l'estaminet "Au Mouton bleu" (qui existait encore en 1950).

Les Marolles devinrent peu à peu le centre de l'agitation. L'année 1853 connut des troubles chaotiques. Et le slogan "Pillons ! C'est mieux que d'avoir faim !" fut une première menace contre les classes possédantes. En 1856, le "Comité central pour le Suffrage universel" fixa son siège au café "Belle-Vue", rue Haute (café transformé plus tard en une célèbre salle de danse).

A cette époque, le quartier était tellement surpeuplé que la police ne pouvait venir à bout des désordres qui survenaient constamment ça et là, les émeutiers se réfugiant aisément dans les innombrables impasses aux multiples issues qui caractérisaient les Marolles.

Cependant, vers 1835, plusieurs centaines d'hommes du "quartier des Capucins" (entre la rue Haute et la rue des Tanneurs) avaient trouvé du travail dans la vaste usine métallurgique dite "du Renard", construite par la Société Générale sur un pré de l'ancien couvent des Capucins (emplacement actuel du Vieux Marché). Cette usine devait son nom populaire à l'estaminet "In de Vos" (qui a donné son nom également à la rue des Renards). Elle a eu son heure de célébrité, car elle fabriqua quelques unes des premières locomotives du continent, notamment la "Saint-Michel" qui en 1838 battit de vitesse la "Stephenson" anglaise sur le trajet Bruxelles-Malines.

**BELGISCHE VOLKS-ALMANAK**  
**voor 1875**  
 DOOR DEN ECHTEN VADER  
**JAKOB KATS.**  
 —  
**TWEDE JAAR.**  
 —  
*'t Is waarlijk niet genoeg dit boekje te overlezen,  
 Men moet het goed verstaan, eer het kan nuttig wesen.*



Bij den Schrijver, KAPELLEPLAATS, 9, TE BRUSSEL.



*Illustrations extraites de  
 "Jacob Kats agitator" de Julien  
 Kuypers, uitg. De Wilde Roos,  
 Brussel, 1930.*

Malheureusement, ce centre métallurgique eut une vie éphémère, car après quelques années de prospérité il fut réduit à l'inaction par manque de commandes : chez Cockerill, à Liège, les locomotives coûtaient moins cher, le charbon et le fer étant à pied d'oeuvre. L'usine du Renard, après avoir pendant trois ans supporté des déficits énormes, dut licencier ses 400 ouvriers et céder son matériel à Châtelineau.

Ceci aggrava fortement la misère de ce quartier, déjà très sordide et insalubre. L'autorité communale s'en émut. M. Blaes, échevin des Travaux publics, élaborà en 1851 un plan d'assainissement qui à l'origine fut jugé "trop grandiose et trop coûteux" par le Conseil communal. Mais après trois ans d'efforts M. Blaes parvint à faire admettre un plan moins radical, qui comportait cependant un réel assainissement du quartier des Capucins : il s'agissait en ordre principal de tracer une artère rectiligne et assez large, d'un kilomètre de long, parallèlement à l'antique rue Haute.

Pour tracer cette artère nouvelle (qui reçut le nom de Blaes) à travers un fouillis de venelles, de ruelles sinueuses et d'impasses, il fallut évidemment exproprier et abattre beaucoup de minables maisons. Quant à l'usine et ses dépendances, la Ville en racheta le terrain à raison d'un franc le pied carré et la fit démolir. Elle réserva un tiers de ce terrain à la construction d'une caserne de pompiers et les deux autres tiers à la création d'une place spacieuse, "à orner d'arbres, d'une fontaine et de bancs pour offrir aux habitants du quartier un point de réunion et de délasserment qui leur manque".

La belle place fut aménagée en 1854. La fontaine ne fut pas construite, mais on y aménagea un terrain de balle pelote qui connut d'emblée un grand succès. Dès 1855, la place ("du Jeu de Balle") et la rue Blaes commencèrent à se border d'habitations (très confortables pour l'époque) et surtout de maisons de commerce. La rue Blaes ne tarda pas à se spécialiser dans la vente des papiers peints, de la literie et de la passementerie, - bien que M. Blaes eût voulu en faire une artère "résidentielle" bourgeoise.

Cet essai d'embourgeoisement se heurta malheureusement à deux phénomènes :

Le premier est le transfert massif vers les faubourgs (surtout Laeken, Cureghem et Forest) des nombreuses industries qui, dans la vieille ville, couvraient les rives de la Senne et qui furent rasées à cause du voûtement de la rivière et la création des boulevards centraux. Or, ces industries occupaient de nombreux ouvriers qualifiés demeurant aux Marolles. Les nouvelles fabriques étant trop éloignées et les trajets en omnibus étant beaucoup trop onéreux pour des ouvriers, la plupart de ces hommes de métier quittèrent les Marolles pour aller s'installer près de leur nouveau lieu de travail. Ceux qui restèrent dans leur vieux quartier étaient surtout les illettrés, les malades, les vieillards, les invalides. Les loyers et le coût de la vie étaient d'ailleurs moins chers aux Marolles que dans les quartiers modernes.

Le second phénomène de paupérisation est dû à la décision prise en 1873 par le Conseil communal de supprimer le Vieux Marché de la place Anneessens, jugé trop pouilleux en bordure de l'aristocratique boulevard central, et de le transférer à la place du Jeu de Balle.

L'arrivée tumultueuse des échoppiers du "Loeuizemet" (marché aux puces) scella la fin de l'essai d'embourgeoisement rêvé par M. Blaes.

Les abords du "nouveau Vieux Marché" se peuplèrent donc de chiffonniers, de brocanteurs, de bricoleurs, de ferronniers, de petits commerçants et de colporteurs.

Et dès le début du 20<sup>me</sup> siècle il s'était constitué aux Marolles une nouvelle classe de pauvres, une classe inférieure et anonyme, dont la société moderne n'admettrait pas plus volontiers l'existence que l'ancienne bourgeoisie n'avait admis les ouvriers non qualifiés.

Ce sous-prolétariat s'installa dans les Marolles comme dans une patrie prédestinée par la tradition de l'endroit et y forma une population extrêmement mêlée, en marge de la société qui s'embourgeoisait de plus en plus.

Il n'est donc pas facile de décrire le caractère général des Marolliens. En tous cas, les "echten", les autochtones, qui sont cantonnés surtout entre la rue Haute et le Palais de Justice,

sont des êtres généreux, serviabes, le coeur sur la main, insoucians, "zwanzûrs". Souvent agressifs, récalcitrants, ils méprisent l'autorité publique et détestent la police (mais pas nécessairement les policiers). Avant tout, ils refusent tous les jougs, toutes les dépendances. Le travail salarié aux ordres d'un patron leur fait horreur. Aux Marolles, les unions libres sont plus nombreuses que les mariages; mais elles sont tout aussi solides et fécondes. Les métiers des Marolliens sont également des métiers "libres", d'ailleurs très variés : tapissiers, peintres, chiffonniers, plombiers, électriciens, bricoleurs, réparateurs et restaurateurs de vieux objets, "patineurs" d'objets neufs à transformer en "antiquités", marchandes et marchands ambulants, colporteurs, "cajoubereirs", "schoeffeleirs", mécaniciens, commerçants en tous genres.

Il y a aussi toujours eu des chômeurs chroniques, constamment prêts à donner un coup de main n'importe où, pour un déménagement, un tapissage, un dîner spécial, une commission quelconque.

Il y a également, bien sûr, quelques petits voleurs et receleurs, qui alimentent le Vieux Marché. Mais il n'y a pas de gangsters aux Marolles.

En tous cas, il faut souligner surtout la tolérance, le respect d'autrui et la largeur d'esprit qui règnent aux Marolles. Fiers d'être Marolliens, certes, ces gens ont cependant toujours accueilli largement les étrangers, les pauvres, les proscrits, les sans-patrie, quelles que fussent leur race, leur religion, leur langue, leur classe sociale. Faut-il rappeler, par exemple, combien d'enfants juifs doivent la vie à la solidarité courageuse dont firent preuve pendant la guerre les habitants belges de ce peuplé quartier ? Pas de doute : l'âme chaleureuse de Bruxelles ne se trouve pas dans ses grandioses buildings, mais bien dans les humbles maisons de la Marolle !



**L'éboulement de la place du Vieux Marché à Bruxelles**  
**Un homme enseveli.**

*Extrait de "L'Illustration Européenne"*  
*du 26 avril 1896*